

les derniers mots d'une image

corinne rondeau



Les films de Raymond Depardon n'ont pas la tragédie d'un souvenir d'enfance mais la marque de toute vie, l'évidence de la disparition et du changement. Ses livres, photographies, films documentaires et de fiction sont comme une lutte contre la mort pour compter le temps qui passe, sans savoir s'il nous rapproche ou nous éloigne du passé. C'est peut-être d'une mélancolie qu'il s'agit.

Cependant, à lire et à regarder les photographies de *La ferme du Garet*, lieu d'enfance, de famille, de mémoire, puis *La terre des paysans*, double immobile des *Profils paysans*, la mélancolie n'est pas synonyme de tristesse mais du « seul sentiment qui pense ». L'œuvre de RD est la reprise incessante de ce sentiment, celui d'un homme qui prend et reprend des chemins pour trouver ce qui pense en lui, par devers lui, malgré tout, malgré le temps, les voyages, les distances, les départs et les retours.

La filmographie imposante du cinéaste-photographe pourrait se diviser en documentaires : *San Clemente*, *Reporters*, *Faits divers*, *Urgences*, *10ème chambre*, *instants d'audience*, ou encore *1974, une partie de campagne*, interdit de diffusion pendant 28 ans... et fictions : *Empty Quarter*, *une femme en Afrique*, *La captive du désert*, *Un homme sans l'occident*... Mais il serait naïf de passer au crible du genre un regard qui scrute avec tant de constance la solitude des corps. L'espace du cadre de la caméra posée face à des corps qui passent dans le temps, qui traversent des étendues, parlent sans savoir ce qu'on entend d'eux, est la mesure d'une seule

chose : la solitude de chaque corps et la durée du plan fixe qui étalonne le temps de vie dans l'espace de la parole. Ainsi de ces corps à l'asile de San Clemente qu'on suit sans savoir ce qui dans un mouvement va se taire ou se dire, toute violence possible ou retenue dans une tension extrême. Le soi-disant voyeurisme de certains plans n'est pas une violence faite aux malades. C'est une question, la seule question que pose l'asile au-delà de la maladie mentale : comment une action est-elle possible dans l'enfermement ? Question d'espace avant tout. La folie est un cadre autant que l'objectif d'une caméra : comment y fait-on entrer l'action propre d'un corps et pas celle d'un autre ?

Ainsi de ces corps dans le désert fouettés par un vent incessant d'*Un homme sans l'occident*. Vent qui frappe l'écoute de l'image comme le sable la peau des hommes, nous faisant sentir plus encore que voir la matière-même du désert. Il faut un homme pour voir l'espace ! Sans sa présence physique, nous ne pourrions saisir la profondeur, l'échelle, les orientations de l'homme et de l'espace, leur traversée mutuelle. Question renouvelée de l'enfermement : comment filmer le désert, espace à 360° ? Déjouer l'ouvert en acceptant ce qui n'est pas du désert, des corps présents dans un espace sans mesure d'être excès de lumière. RD dit du désert qu'il est une boîte de lumière, un enfermement. La condition du filmage passe par la suppression de la ligne d'horizon entre le ciel et la terre. Film en noir et blanc, surexposé parfois, avec un travail de contraste remarquable, les hommes, les chameaux y deviennent le véritable horizon du récit.



La voix off de RD est omniprésente. On en est frappé, comme la permanence des livres et des commentaires qui accompagnent ses photos. RD, l'homme des récits. Quelque chose doit se dire à côté de ce qui se voit avec la certitude qu'il y faut encore dire et voir, c'est-à-dire écouter.

La vie moderne. La voix de RD entre cette fois dans le champ, à peine, en amorce. RD entre dans l'espace avec les autres corps comme pour dire : j'ai toujours été là, mais il m'a fallu tout ce temps pour y mettre ma voix avec mon corps. La voix du récit devient corps de la multitude. Et ce souffle de douleur ou de solitude extrême qui passe dans les silences ressemble à cette phrase d'Hippocrate « si l'homme était un, il ne souffrirait jamais ». De sa présence forte mais toujours en creux, RD rejoint les autres dans l'image, il sort du hors-champ pour dire qu'il n'a plus peur du monde d'où il vient : errant plus que paysan. Ensemble par solitude. Et cette certitude d'être seul n'attend jamais rien d'autre qu'une voix, celle du vent dans le désert, celle d'un homme ou d'une femme qu'on retrouve dans les régions de moyenne montagne.

RD filme la pauvreté des actions avec humilité et patience : marcher dans le désert, regarder le paysan impuissant devant sa bête à l'agonie, tendre la main à un procureur qui ne la rendra pas. Presque rien en définitive, mais un rien consiste à filmer le temps qu'il faut pour filmer un geste jusqu'au bout. Cela s'appelle la lenteur nécessaire et sans morale d'un plan fixe. La caméra chez RD a cette humilité qui consiste à ne pas trahir la manière de faire un plan quand tout a été trahi. La magistrale prise de son de Claudine Nougaret est là pour le faire entendre. RD met en amorce son corps une seule fois et la beauté des travellings sur des chemins sans issue. On ne quittera jamais cette route qui nous éloigne de Marcel Privat qui ne sortira plus jamais son bétail ; son frère Raymond, en haut du col, à l'heure d'une lumière si pleine et si tendre, heure des souvenirs, légèrement secouée par le vent... léger comme le tremblement de la voix de RD qui trahit moins l'attachement à la terre que la certitude qu'il ne sera pas là pour entendre les derniers mots. La vie est une trahison, c'est aussi le seul espace par où passe notre vie.

Images extraites du film *La vie moderne*. © Raymond Depardon / Palmeraie et désert.

Corinne Rondeau est Maître de conférences Esthétique et Sciences de l'art à l'Université de Nîmes, critique d'art, collaboratrice à *Tout arrive !* d'Arnaud Laporte sur France Culture.

Raymond Depardon en Languedoc-Roussillon. 6 novembre - 31 janvier 2010. Expositions photographiques au Pavillon Populaire et Carré Ste Anne - Montpellier. Programmation cinématographique complète sur <http://www.raymond-depardon-en-languedoc-roussillon.fr>